



Gwenaëlle LEHMANN

***Compte rendu de la communication de Michèle Riot-Sarcey,
samedi 8 janvier 2011, ENS Ulm.***

Interpellés par les débats ouverts lors des premières Doctorales¹, nous avons souhaité prolonger et approfondir le questionnement en participant le 8 janvier dernier à une journée d'étude intitulée «*Leur histoire et la nôtre*»² : *le métier d'historien*. Cette manifestation, à caractère historique et historiographique évident, revendiquait ouvertement sa teneur philosophique : elle était co-organisée par les départements de philosophie et d'histoire de l'ENS Ulm. Elle s'inscrivait dans la préparation des questions de l'agrégation de philosophie 2011. Les relations entre histoire et philosophie ont depuis longtemps dépassé le stade du conflit au profit du dialogue, les discussions entre spécialistes des deux disciplines lors de cette rencontre en ont témoigné et soulignent tout l'intérêt de ce regard croisé.

Au programme :

Gilles Pécout (École normale supérieure, École pratique des hautes études) « Les périodisations des historiens ».

Déborah Cohen (Université de Provence) – « L'historien et l'archive : au risque de l'empirie ».

Michèle Riot-Sarcey (Université Paris VIII) – « L'expérience du passé entre continuité et discontinuité historique ».

Jacques Revel (École des hautes études en sciences sociales) – « Penser par série, penser par cas ».

David Schreiber (École normale supérieure) – « Histoire et littérature : y a-t-il une poétique de l'histoire ? »

¹ Caen, 15 décembre 2010.

² Allusion à un texte de Lucien Febvre de 1938 : «leur histoire c'est la nôtre».

Antoine Lilti (École normale supérieure) – « L'historien a-t-il des objets ? Contextualisation, historicité, présentisme ».

L'intervention de Michèle Riot-Sarcey, professeure d'histoire contemporaine à l'université de Paris VIII, a particulièrement retenu notre attention et nous souhaitons ici en rendre compte. Spécialiste de l'histoire intellectuelle du politique, du genre, des utopies, des pouvoirs au XIXe siècle, Michèle Riot-Sarcey livre dans cette communication le fruit d'une expérience de recherche originale et quelques éléments clés d'une réflexion qui devrait faire l'objet de son prochain ouvrage.

Depuis quelques années déjà, bon nombre d'historiens s'interrogent sur les différents modes d'écriture de l'histoire. Personnellement, je n'ai pas choisi délibérément de travailler sur ce qu'il est convenu d'appeler les " discontinuités ". Ce qui m'a amené à interroger cet espace - sur la base des travaux de Foucault et de Benjamin - c'est la volonté de récupérer, dans le passé, des événements, des " compréhensions perdues ", des espoirs, des points de vue, qui échappaient largement au récit ordinaire de l'histoire politique. Aussi, me suis-je efforcée d'élaborer une méthode afin de réinsérer dans l'histoire ces " discontinuités ". Cela supposait, au préalable, de comprendre les différents processus d'écriture par lesquels le passé était mis au jour, à savoir interroger les " continuités ", en décrypter les mécanismes : de l'interprétation des sources à la construction des causes, toujours conçues à partir des effets. Étant entendu que l'historien travaille dans l'après-coup, et, comme tout un chacun, connaît le devenir du passé...³

Michèle Riot-Sarcey, 2001.

En préambule, l'auteur rappelle que l'histoire se pense avec des concepts -à condition de savoir s'en servir- et se construit avec les documents. Les concepts ont un rôle médian que n'ont pas les idées, abstraites. Avec ces outils, le métier d'historien reste difficile : le passé est difficilement intelligible, il faut «faire parler» car l'expérience n'est pas accessible directement par les archives. Nécessité est de réfléchir à la façon dont l'histoire se construit et, pour commencer, il faut déconstruire. Ainsi, l'histoire des vaincus est-elle possible, alors qu'ils ne sont pas acteurs mais sujets ? Quant au peuple, que les historiens «font parler en le faisant taire», avait-il la capacité de parler ? S'il n'est pas en capacité de dire c'est un non sujet, la remarque rejoint les réflexions d'Hannah Arendt. Face à un non sujet d'histoire, il est indispensable de déplacer le regard c'est-à-dire faire «un pas de côté». Il faut renoncer à la

³ MONFERRAN, Jean-Paul, «Ecrire le souterrain de l'histoire», entretien avec Michèle Riot-Sarcey dans *L'Humanité*, 8 mars 2001, consultable en ligne sur <http://1libertaire.free.fr/MRiot-Sarcey10.html> .

continuité au profit d'un «arrêt sur image des discontinuités» et comprendre comment la linéarité a été construite.

L'engagement subjectif de l'historien est permanent dans notre discipline et il guide sa réflexion, ce qui fait l'histoire c'est l'interprétation. Aujourd'hui l'impasse semble totale : il n'y a pas d'objectivation sans penser le rapport passé – présent. La fin de l'Histoire est proclamée avec la mort des utopies, l'étroite relation qui unissait le présent au passé vers une redéfinition de l'avenir est rompue. 1989 peut être considéré comme la victoire du modèle libéral, d'où la fin de l'Histoire. Le recours au passé devient nostalgie, comme en témoigne la volonté de construire un musée de l'Histoire de France. Quant au retour de l'histoire globale, et notamment des idées de Fernand Braudel, n'est-ce pas une réponse à la mondialisation - globalisation ? Comment réveiller les rêves et les expériences, les pensées oubliées, notamment celles des vaincus ? Il faut retrouver les expériences du passé : par delà le post-modernisme, l'actualité se pense à travers les mêmes idées comme démocratie, liberté... On peut «travailler avec les penseurs qui aident à penser le passé» et Michèle Riot-Sarcey souligne l'intérêt des textes d'un auteur comme Walter Benjamin (*L'Origine du drame baroque allemand*, 1928). La liberté de pluralité des sens n'a cessé d'animer l'Histoire, conçue mouvement de tensions et d'antagonismes qui ont fait l'événement. Cette redéfinition des idées est permanente, elle s'opère dans des milieux et des lieux sociaux variés.

L'événement n'est pensé qu'à partir de son avènement mais il renvoie à un ensemble de possibles, ces restes qui sont là et que l'on peut saisir dans les archives. Comme l'a dit Hannah Arendt : «l'histoire racontée n'est que le résultat de l'action». Ce qui fait l'histoire c'est l'interprétation. Qu'est-ce qui fait sens en histoire ? Déjà, Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos étaient à la recherche du sens en étudiant la substitution du concept à l'idée. Le passé ressurgit : il y a une résurgence des idées. On ne les reconnaît pas toujours, l'historien doit comprendre comment ces idées rejouent et d'où elles viennent. Les discontinuités aident à cette construction intellectuelle et doivent être saisies : dans ces moments, les idées, les normes, sont ébranlées, pas forcément toujours de façon spectaculaire d'ailleurs. En peinture, Paul Klee expliquait déjà la relativité du visible, donc du réel, et recherchait les multiples vérités latentes. Il faut penser le passé en opposition au présent et en faveur de l'avenir... Penser le passé à travers la volonté du devenir... Voilà qui se rapproche des thèses développées par Friedrich Nietzsche, notamment dans sa *Généalogie de la morale* (1887), du passé contre le présent en faveur d'un avenir.

Les archives sont la première fabrique de l'histoire. Or, après un événement, l'ordre reconstitué essaie d'effacer les traces de ce qui aurait été possible mais inconciliable avec le

nouvel ordre. Néanmoins, il existe une «continuité souterraine» : les débats perdurent, la mémoire rejoue, de nouvelles appropriations se créent. Il faut s'attacher à l'historicité comme moment singulier où une signification est élaborée : c'est un moment où l'on parle et qu'il s'agit de comprendre, ainsi l'on redécouvre un moment voire un monde. Le jeu antagonique des significations aboutit à l'univoque, cela a bien été mis en évidence par les travaux de Michel Foucault sur l'empire du signifiant. Au XIXe siècle on ne cesse de remâcher la Révolution, particulièrement, jusqu'en 1848, il est question d'«achever» quelque chose. Or, la pensée d'un progrès humain est incompatible avec l'exploitation de l'homme par l'homme, et l'exploitation de la nature par l'homme (il faut voir à ce sujet la peinture des animaux dans l'œuvre de Gustave Courbet), qui se met en place à cette époque dans le cadre des révolutions industrielles. Cette exploitation est dénoncée dès le XIXe siècle, par exemple Charles Fourier insiste sur la nécessité pour l'homme d'aimer le travail qu'il fait pour qu'il le fasse. Ainsi, la philosophie du progrès au XIXe siècle est traversée par l'idée d'enfermement de l'homme et d'exploitation de la nature. Et si la seule révolution qui avait triomphé c'était la révolution industrielle ?

Identifier une «discontinuité» permet d'étudier les choses, en faisant un «pas de côté». Saisir l'interaction entre social et politique est possible, à condition de savoir ce qu'est la liberté dans ces expériences exceptionnelles. Il faut retrouver le sens de la vie donné par les contemporains. Parce qu'une question est posée, il faut comprendre comment elle a surgit. En cela, faire de l'Histoire c'est retrouver un passé oublié et une signification perdue.